

I'll remember April

Jean Lemieux

Number 138, September 2013

Québec : ville insolite

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70251ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemieux, J. (2013). I'll remember April. *Moebius*, (138), 63–68.

JEAN LEMIEUX

I'll remember April

— C'est lui, devant la fenêtre.

Je portai mon regard dans la direction que m'indiquait l'infirmière. Dans la salle commune du C-3, tournant le dos au téléviseur, un homme aux épais cheveux noirs, assis bien droit, flottant dans un pyjama d'hôpital, semblait perdu dans la contemplation du parc. Après un premier verglas, les érables et les ormes, rachitiques dans l'herbe jaune, attendaient l'hiver sous le ciel bas.

— Aucune identification ?

— Pas de papiers, pas de cartes. Tout ce qu'il avait en sa possession, c'est un annuaire des rues de Québec. Il n'a pas dit un mot depuis son arrivée hier soir.

— Est-ce qu'il vous comprend ?

— Pas sûr. Il est méfiant.

— Il mange ?

— À peu près rien. Il ne prend que ce qui est ensaché : des chips, des sandwiches...

— Il s'hydrate ?

— L'eau du robinet. Rien de ce qu'on lui propose. À mon avis, c'est un Indien.

Je saisis le dossier et m'isolai dans une salle de consultation. La note de l'urgentologue était succincte.

Homme dans la quarantaine, sans papiers d'identification, emmené à l'urgence par deux policiers du SPVQ. Il aurait été signalé par de jeunes itinérants qui le trouvaient « bizarre » et craignaient pour sa sécurité. L'homme s'apprêtait à passer la nuit dans le tunnel ferroviaire de Saint-Malo. Il aurait été vu fouillant les conteneurs à déchets derrière le supermarché au coin de Charest et de Marie-de-l'Incarnation. L'homme parlerait seul, dans une langue incompréhensible.

Signes vitaux normaux. Questionnaire impossible. Méfiant. Attitude d'écoute. Halluciné?

Maigre. Calme. Ecchymose frontale droite récente. Neuro sommaire normal.

Cœur, poumons, abdomen normaux.

Impression: Pas d'évidence de pathologie physique. Psychose?

Référé à l'urgence psychiatrique.

Après trente-six heures d'observation, des tests sanguins normaux, des dépistages de drogue négatifs, un tacco cérébral splendide, le psychiatre de garde, en accord avec la travailleuse sociale, avait recommandé une admission dans le programme des troubles psychotiques. «Anonyme», par ailleurs, refusait toute médication. D'après les notes, il dormait plutôt bien et semblait familier avec le quotidien d'une unité de psychiatrie.

Je réintérai le poste d'observation. L'homme n'avait pas bougé. Je l'invitai à me suivre dans la salle d'entrevue.

De petite taille, le teint cuivré, sa crinière noire lissée vers l'arrière, il pouvait aussi bien avoir trente-cinq que cinquante ans. Le nez était aquilin, les paupières, tombantes, les traits, vaguement asiatiques. L'ecchymose virait au brun-vert.

L'attitude du patient était circonspecte. Je ne portais pas de sarrau, rien n'indiquait que je sois psychiatre. S'il ne comprenait pas mes questions, il cherchait à déterminer ma place dans la foule d'intervenants qui s'étaient intéressés à sa personne. Il était maigre, mais non souffrant, et tenait à la main son annuaire des rues de Québec, un petit livre jaune, épais, semblable à ceux que consultaient les chauffeurs de taxi avant l'ère du GPS.

Après le français, je tentai l'anglais. L'inconnu m'observait, perplexe, le cerveau occupé par quelque mécanisme.

— *Hablas espanol?*

Une lueur traversa l'œil d'Anonyme, qui retrouva aussitôt son masque de sachem. Je hasardai quelques questions à l'aide de mon pauvre espagnol. Nihil. Je lui adressai un sourire et lui donnai congé après lui avoir assuré que *aqui seguridad*.

De retour au poste, devant la salle commune, je suggérai qu'on se mit à la recherche de Fernanda, l'infirmière du quatrième.

Malgré l'imminence de l'hiver, les squeegees s'activaient à l'angle de Charest et de Marie-de-l'Incarnation. Ils étaient trois: un efflanqué avec une cigarette sur l'oreille, une boulotte à la brosse mauve et ce qui semblait être un mélange de labrador et de colley. Les deux premiers étaient traversés de divers objets métalliques.

Je garai ma voiture dans le stationnement du détaillant de pneus et les approchai.

— L'Indien? s'étonna l'efflanqué. On n'a pas vu d'Indien ces jours-ci.

— Il veut peut-être parler du gars du tunnel? suggéra la jeune fille.

— Celui-là? C'est vrai qu'il était pas mal *weird*. Mais c'était pas un Indien. Un Latino, peut-être?

Peut-être... Tout en m'expliquant que «le gars n'était pas d'ici et ne savait pas vivre dans la rue», ils me menèrent, deux cents mètres plus loin, au bas d'un talus abrupt, jusqu'au tunnel qui reliait, sous la Haute-Ville, le parc industriel Saint-Malo au quai de l'Anse-au-Foulon. Des bribes de saxophone narguaient les bruits de la circulation. Debout face à une caisse de bières, un drôle de numéro, chapeau cubain et anorak vert lime, disséquait des standards de jazz sous le viaduc du boulevard.

Le tunnel lui-même s'enfonçait dans la falaise à ma gauche. Il n'y avait rien à voir: une arche de béton craquelée, des traverses vermoulues supportant des rails qui servaient si peu qu'ils étaient rouillés, des détritiques, même un vieux téléviseur défoncé.

— On a beau être mal pris, c'est pas une place pour dormir, dit la fille.

Au bout du tunnel, deux kilomètres plus loin, je percevais un petit rectangle de lumière, surmonté d'une arche semblable à celle sous laquelle je me tenais. Le tunnel était parfaitement rectiligne, à tel point que j'avais presque envie de le traverser – ce n'était rien, à peine vingt minutes de marche – pour me retrouver soudain face au fleuve. Anonyme avait dû s'y sentir à l'aise. Il y jouissait, si les choses se compliquaient, d'une issue.

— Vous avez une idée de la façon dont il a atterri ici ?
 Mes guides se consultèrent du regard, firent la moue, se tournèrent vers le chien.

— Tout ce que je sais, c'est qu'il est arrivé dimanche soir.

Soit la veille de l'intervention des policiers.

— Ce qui était cool, quand même, c'était le quart de poulet, dit la fille en prenant l'efflanqué à témoin.

L'inconnu, semblait-il, n'avait pas entrepris son bivouac les mains vides. Sous sa veste de nylon, trop légère pour la saison, il avait dissimulé un carton contenant un quart de poulet, avec les frites, la sauce, les ustensiles en plastique, sans oublier la serviette en papier recyclé.

— Une chose comme ça, on n'oublie pas, affirma l'efflanqué avec un air de convoitise.

— Il a mangé ça ici ?

— À la fin, il nous a offert quelques frites.

Je promenai mon regard sur les ordures qui jonchaient les abords de la voie ferrée. Au bout de cinq minutes de recherche, la fille repêcha, de sa main tatouée d'une étoile, un emballage dont l'état de fraîcheur indiquait trois ou quatre jours.

— Charlie BBQ... décryptai-je. Je pense que c'est juste en haut de la côte.

— J'sais pas, dit l'efflanqué. Je viens de Baie-Comeau.

Je pris congé de mes hôtes, regrimpai le talus pendant que le saxophoniste massacrait *I'll remember April*, et me rendis aussitôt à ladite rôtisserie, en haut de la Pente-Douce.

La marée du midi ayant reflué, j'y fus accueilli par une serveuse aux allures de nymphette, aux ongles écarlates, qui trompait son ennui en lisant Lévi-Strauss.

Je lui expliquai, en précisant que j'étais médecin, que je me trouvais aux prises avec un patient extrêmement peu loquace, pour ainsi dire muet, mais qui semblait comprendre l'espagnol.

— La dernière fois qu'il a été vu, dimanche soir, il s'apprêtait à dormir dans le tunnel qui se trouve sous nos pieds, après avoir mangé un quart de poulet de Charlie BBQ.

La mention du dimanche soir éveilla l'intérêt de mon interlocutrice. Elle referma *Tristes tropiques* et disparut derrière les portes battantes qui donnaient accès à la cuisine. Trente secondes plus tard, un homme court, mais imposant, se séchant les mains dans un tablier, vint se camper derrière le comptoir.

— Qui êtes-vous ?

Teint basané, accent hispanique, l'arrivant semblait être un compatriote de mon Anonyme. Je compris qu'on me prenait pour un policier ou un agent de l'immigration, certainement pas pour un docteur en médecine.

Je produisis ma carte du Collège et leur expliquai les circonstances exactes du séjour d'Anonyme à l'unité C-3 du CSMQ. L'homme hésita, consulta la nymphette qui déclara que je n'étais pas « une police », que depuis « la crise des carrés », elle les détectait à dix pieds de distance, « je te jure ».

— Arturo est le cousin de mon épouse, lâcha alors le cuisinier. J'ai voulu rendre service en le recommandant ici. Si j'avais su...

Cinq minutes plus tard, je savais à peu près tout de l'histoire.

Arturo Chambi était débarqué de son Pérou natal, deux semaines plus tôt. Sa famille l'avait expédié au Canada pour des raisons mystérieuses, pour lui permettre un nouveau départ, lui procurer de meilleurs soins ou, plus cyniquement, s'en débarrasser. « Emilia m'avait dit qu'il était plutôt solitaire. Je ne savais pas qu'il parlait tout seul. » Dans une Hyundai de livraison, soliloquer en quechua n'attirait l'attention de personne. Tout s'était assez bien déroulé jusqu'au verglas du dimanche. La Hyundai numéro trois avait quasi fauché un poteau de téléphone en bas de la côte de la Potasse. Arturo n'avait pas attendu l'arrivée des policiers pour prendre le maquis.

— Emilia m'a dit de ne pas m'inquiéter. Il finit toujours par revenir.

— Vous auriez pu signaler sa disparition aux policiers. Ça lui aurait peut-être évité de se retrouver à l'urgence psychiatrique.

— Je ne savais pas si sa situation était... *légale*, vous comprenez? Et puis, je suis sûr qu'il est très bien chez vous, Arturo.

J'en étais moins certain. Je commandai un quart de poulet cuisse pour emporter. Manuel m'en prépara deux, qu'il me fut impossible de payer. Je repris le chemin du C-3, le cerveau imprégné d'*l'll remember April*.